

villons fut convertie en une vaste terrasse. Quand aux installations intérieures, un vieux serviteur, arrivé en même temps que l'architecte, les surveillait ; et elles furent extrêmement simples. Evidemment la personne qui venait habiter Green-Castle n'avait aucun souci du confortable ni des superfluités de la vie. Le vieux serviteur, qu'on interrogea à son sujet, resta triste et silencieux et se contenta de secouer la tête en se refusant à toute explication. La curiosité fut à son comble lorsqu'on apprit qu'à la nuit tombante une chaise de poste s'était arrêtée, à la porte de la villa et qu'une femme en était descendue. Au reste, cette femme vécut dans une retraite absolue. Le dimanche seulement elle sortait pour aller entendre la messe à la chapelle du couvent. Par la suite elle se rendit plus fréquemment aux carmélites. Elle y allait de préférence dans l'après-midi, aux heures où la chapelle était déserte et où les religieuses étaient enfermées dans leurs cellules. On la vit donc passer sur la promenade. Son domestique l'accompagnait toujours, en la suivant à quelques pas de distance. Elle cachait son visage sous un voile épais, et était invariablement vêtue de noir. On remarqua cependant qu'elle était fort belle, mais d'une grande pâleur. Elle avait une démarche cadencée et gracieuse, et répondait avec une dignité triste aux saluts qu'on lui adressait. Une fois dans la chapelle, elle y demeurait des heures entières, à genoux sur la dalle, priant et pleurant. Au bout de quelque temps, on apprit sur son compte une particularité étrange. Un jour, en descendant les degrés de la porte d'entrée, elle avait été sur le point de tomber. L'aumônier du couvent, qui se trouvait près d'elle, s'était avancé pour la soutenir et lui avait pris la main. Mais cette main s'était détachée du bras de l'inconnue et était restée, dans les mains du prêtre. La jeune femme avait d'abord poussé un cri de souffrance ; puis, voyant le bon vieillard frappé de stupeur :

“ Ne vous effrayez pas, mon père, lui avait-elle dit ; ce n'est qu'une main de bois. . . . ”

Cette aventure avait donné lieu à bien des commentaires ; et, soit que le serviteur de l'inconnue se fût départi de son mutisme habituel, soit que les curieux de Glemgarten fussent parvenus à se procurer quelques renseignements par une autre voie, on avait fini par apprendre que l'habitante de Green-Castle s'appelait miss Stanby, qu'elle avait vécu longtemps en Amérique et qu'elle y avait éprouvé de grands malheurs.

Cette jeune femme était en effet miss Stanby. Après la dernière et terrible scène du brick, Lucy avait manifesté le désir de retourner en Angleterre. Les deux jeunes gens avaient alors passé plusieurs jours en proie à un chagrin farouche, se cherchant et se fuyant tour à tour. Ils avaient le cœur trop jeune pour admettre qu'un amour heureux pût sortir d'un aussi épouvantable désastre. Ils se quittèrent, la mort dans l'âme. Lucy s'embarqua sur un paquebot pour revenir en Europe, et Armand alla se mettre avec l'*Argus* aux ordres de l'amiral qui commandait la station des mers du Sud. A son arrivée en Angleterre, miss Stanby n'avait qu'un seul projet : elle songeait à se renfermer dans une complète solitude, où elle attendrait que Dieu l'enlevât à ses maux en la rappelant à lui. “ Elle espérait ne pas vivre longtemps. ” Elle savait que son père, avant de partir pour ses voyages, avait confié la

plus grande partie de sa fortune à un de ses amis d'enfance, un négociant de la Cité. Elle alla trouver cet ami, et celui-ci qui l'avait cru perdue, pleura de joie en la revoyant. La femme et les filles du négociant l'entourèrent en même temps des soins les plus touchants. Lucy s'étonna de se sentir attendrie, car elle en était venue à cet égoïsme de douleurs suprêmes qui n'ont plus de larmes et d'émotion que pour elles-mêmes. Néanmoins ces témoignages d'affection ne la détournèrent pas de son projet. Elle se rappelait un séjour qu'elle avait fait autrefois à Green-Castle, chez un gentilhomme qui connaissait son père, et il lui sembla que cette maison, à demi cachée sous ses grands arbres, conviendrait parfaitement à la vie qu'elle avait l'intention de mener. En conséquence, elle pria le négociant de la lui acheter à quelque prix que ce fût. Elle fit chercher en même temps un ancien serviteur de sa famille, que sir William avait jugé trop âgé pour l'amener en Amérique, et qu'il avait laissé à Londres en lui assurant des moyens d'existence. Elle retrouva le vieux Dickson et le chargea des changements à faire à Green-Castle. Dès que l'habitation fut prête à la recevoir, elle prit congé du négociant et de sa famille. Leur sollicitude lui pesait, et elle avait hâte de se dérober à tous les bruits du monde. Dans les premiers temps, elle goûta cette amère jouissance, si chère aux malheureux de pouvoir se nourrir de leur propre douleur et pleurer sans contrainte. Pareille à un esclave récemment délivré de ses fers, elle ne subissait plus les horribles tortures de sa vie passée. Si désolée qu'elle fût, elle s'appartenait. La nuit seulement, quand les rêves sinistres, trop fidèles interprètes de la pensée qui lui rongait le cœur, la ramenaient en arrière, elle croyait encore être au pouvoir de don Ramon. Elle s'éveillait alors baignée de sueur et ne reprenait qu'après quelques instants ses facultés et ses sens ; mais c'était pour sauter à bas de son lit et pour remercier Dieu, à deux genoux, de ce que cette vision n'était qu'un songe. Peu à peu, la solitude et le calme lui rendirent le sentiment religieux, que l'excès de ses chagrins lui avait ôté. Lucy était catholique, et parfois la brise du soir lui apportait le mélancolique tintement des cloches du couvent. Dans ses heures d'accablement et de regrets, elle se rappelait les cérémonies grandioses et touchantes de la religion ; elle revoyait surtout l'église faiblement éclairée par la lueur de quelques cierges ou par les rayons du soleil qui glissait à travers les vitraux, et elle se souvenait de cet asile de paix où la prière s'exhale des lèvres dans le recueillement et le silence. Un jour, poussée par un secret pressentiment, elle alla aux carmélites. On célébrait l'office du soir et l'orgue remplissait d'harmonie la chapelle entière. Les voix des religieuses se mêlaient aux sons de l'instrument, les accompagnaient dans leurs modulations, montaient et mouraient avec eux. Cette plainte humaine, attendrie et résignée, qui avait toute la magie de l'art et tout le charme de la réalité, fondit l'âme de la jeune femme. Pour la première fois, ses larmes ne retombèrent pas sur son cœur en le brûlant, mais, semblables à une abondante et divine rosée, elles le rafraîchirent et le dilatèrent.

HENRI RIVIÈRE

(A suivre.)